



La maïeutique socratique d'Oscar Brenifier



La maïeutique socratique d'Oscar Brenifier

Table des matières

I. Histoire et fondements théoriques : Socrate & co	3
1° L'art d'accoucher les âmes de Socrate	3
2° Oscar Brenifier.....	3
3° Enjeux de sa méthode	4
II. Le Dispositif.....	5
1° Les règles du jeu	5
2° Un début et une fin ?	5
3° Un climat	5
4° L'importance de la question – une méthode dialoguée.....	6
5° La fonction du groupe ?	6
6° L'usage du tableau.....	7
III. L'animateur : un style qui s'affirme.....	7
1° Travailler les conditions de la pensée	7
2° Le travail de la pensée	9
3° Montrer les coulisses.....	10
IV. La Maïeutique à l'aune des frustrations qu'elle engendre	10
Bibliographie.....	11

I. Histoire et fondements théoriques : Socrate & co

1° L'art d'accoucher les âmes de Socrate

Appartenant au patrimoine de la philosophie antique, nous connaissons la maïeutique dans sa version académique grâce aux dialogues écrits de Platon qui mettent Socrate en scène. Or la maïeutique ne produit ses effets qu'en tant que pratique vivante de dialogue. C'est à la réactualisation de cette pratique que s'est attelé Oscar Brenifier.

Le terme « maïeutique » provient du verbe maieuo, qui signifie accoucher. Par extension, la maïeutique en vint à désigner l'art (douloureux) d'accoucher les autres de leur âme. Dans le *Théétète* (150 c-d), Socrate précise le sens qu'il faut donner à cet accouchement en définissant comme suit sa pratique : « poser des questions aux autres et ne rien produire moi-même sur aucun sujet faute de posséder aucun savoir » (150 c) ; « de moi ils n'ont jamais rien appris, mais c'est de leur propre fond qu'ils ont, personnellement, fait nombre de belles découvertes, par eux-mêmes enfantées » (150 d). Il évoque alors ceux qui viennent vers lui avec les « douleurs d'enfantement » que son « art est capable d'éveiller aussi bien que de calmer », puis ceux qui viennent avec une âme qui n'est « point grosse » : il considère alors qu'ils n'ont nul besoin de lui et les adresse à d'autres personnes (151 a-b). De ces quelques précisions se dégagent deux caractéristiques fondamentales de la méthode : Socrate ne délivre aucun savoir, mais il est la *médiation* par laquelle l'âme de chacun découvre son propre savoir ; il ne peut mettre au travail que les âmes « grosses », c'est-à-dire porteuses d'un désir de savoir.

2° Oscar Brenifier

Brenifier a fondé en 1995 avec Isabelle Millon (sa femme), l'Institut de pratiques philosophiques (IPP)¹ dont la vocation est de développer la philosophie comme une pratique de questionnement, de discussions collectives, de cafés philo, de séminaires de recherches et de réflexions, mais aussi de consultations. Il varie les formes et les publics, mais également les lieux de pratique : l'école, la prison, des médiathèques, des entreprises, etc., et ce, partout dans le monde.

En 2007, Oscar Brenifier a, comme Michel Tozzi, contribué en tant qu'expert à la rédaction du rapport de l'Unesco sur la philosophie dans le monde, *La philosophie, école de liberté*. Dans ce cadre, il a été un des organisateurs, au siège de l'Unesco à Paris, du Colloque international sur les « Nouvelles Pratiques Philosophiques » en novembre 2006. Il est également l'auteur de nombreux livres de philosophie destinés aux enfants, souvent magnifiquement illustrés et construits sur des concepts originaux. Ces livres publiés en français, ont été traduits parfois dans une trentaine de langues.

1 <http://www.pratiques-philosophiques.fr>

3° Enjeux de sa méthode

La dimension philosophique

La dimension philosophique de la maïeutique repose sur son exigence constante de *réflexivité*. La philosophie y est considérée comme une pratique qui peut nous permettre de mieux nous connaître, d'entretenir un rapport à nous-mêmes plus conscient, d'évaluer attentivement nos idées.

Une réflexion philosophique porte sur un objet, mais aussi sur la manière dont on en parle (dimension épistémologique), et sur le fait que ce soit nous, ici et maintenant, qui en parlons (dimension historique). Ainsi, le rôle de l'animateur sera de tenter d'être un miroir pour son interlocuteur en posant la question qui l'invite à opérer lui-même l'articulation entre ces différents niveaux : que dit-il de l'objet dont on parle et que dit-il de lui-même en parlant de l'objet ?

La maïeutique n'est efficace qu'à éprouver l' « âme grosse » de diverses manières : en testant la consistance logique de son propos ; en confrontant ce propos à ces conditions d'énonciation ; en interrogeant l'être qui à la fois se cache et se révèle par de tels propos. On passera donc sans cesse d'un travail *logique* à un travail d'*attention* à ce que l'on fait et à ce que l'on dit, et de ceux-ci à un travail de sape *psychologique*.

S'éduquer à la pensée collective

Penser, c'est toujours *dialoguer*, avec soi-même ou avec les autres, dans un dialogue qui se vit comme une aventure de la pensée. Un des premiers défis d'un atelier de philosophie maïeutique consiste donc à ouvrir cette possibilité de modifier sa pensée. Un des enjeux fondamentaux du débat philosophique consiste donc à passer de l'expression (et de l'imposition) des avis à la volonté d'aider le groupe dans son cheminement.

Penser ensemble est impossible sans une *qualité d'écoute*. Or, on écoute généralement peu ou mal. La communication est d'autant plus compliquée qu'il y a déjà un écart entre ce qu'on veut dire et ce qu'on dit effectivement, comme aussi entre ce qu'on a dit et ce qu'on croit avoir dit ; il peut aussi et fréquemment y avoir un fossé entre ce qui a été dit et ce que les autres ont compris. Tous ces fossés sont à la source de bien des désaccords, qui ne reposent pas ultimement sur une différence de perspectives, mais sur une mauvaise écoute ou sur une formulation approximative. La philosophie qui vise à explorer les opinions différentes et leurs présupposés ne peut négliger ces problèmes de communication, qui sont autant d'obstacles à cette recherche véritable. Travailler l'écoute, c'est d'abord travailler sur ce qui permet une meilleure compréhension : la clarté et la concision des affirmations ; c'est ensuite vérifier régulièrement par des reformulations à quelle idée on objecte, à quelle question on répond, etc. Cette écoute peut porter aussi sur ce que les autres donnent à voir et les indices que nous avons donc pour comprendre ce qu'ils pensent ou vivent, les obstacles sur lesquels ils butent et qui les empêchent de comprendre quelque chose qui paraît clair et compréhensible pour tous les autres, par exemple.

On le voit, l'enjeu philosophique est intrinsèquement lié à l'enjeu collectif. A l'effort de celui qui écoute et observe les paroles d'autrui pour y déceler des problématiques et des confusions partagées par tous répond l'effort de celui qui tâche de comprendre ce qu'il dit, rendant par là communicable ce qu'il est et faisant ainsi profiter la collectivité de son effort personnel.

II. Le Dispositif

1° Les règles du jeu

Le dispositif vise à actualiser les conditions du dialogue philosophique et l'animateur est le garant du maintien de cette exigence :

1. *S'engager entièrement* et constamment dans le travail commun, en participant. Aucun retrait n'est admissible par exemple lorsque tous sont appelés à prendre position de façon visible. L'absence de pensée, les problèmes d'écoute, d'inattention passagère, de confusion, doivent eux aussi être pensés et ne pas servir d'excuse pour se soustraire à l'activité. Ils sont signifiants et sont rendus tels. Tous sont toujours susceptibles de devenir les interlocuteurs privilégiés de l'animateur dans un dialogue serré.
2. *Parler avec le plus de concision possible* : pour distinguer l'essentiel de l'accessoire, mais aussi parce qu'un dialogue n'est pas une suite de longs monologues, mais une suite d'interventions courtes et en étroites interactions.
3. *S'engager authentiquement, autrement dit, dire ce qu'on pense et penser ce qu'on dit*. Il peut être tentant, lorsqu'on est questionné, de multiplier les stratégies d'évitement. Mais il s'agit ici de se lier à sa propre parole. Parole et pensée ont partie liées : si ce que je dis n'est pas clair, c'est que ma pensée n'est pas claire non plus. On ne peut pas entretenir le fantasme, confortable pour l'ego, d'une pensée qui échappe indéfiniment à la tentative de l'énoncer. Ainsi, après avoir travaillé à dire ce que l'on pense, on se doit d'assumer ce que l'on a dit. Ce faisant, on accepte que l'examen porte sur ce qui est dit et qu'il révèle bien ainsi les lacunes, confusions ou les incohérences de la pensée.
4. *Parler le plus clairement possible*. La clarté est une condition de la compréhension de notre discours, dimension qu'on ne peut négliger quand on veut penser à plusieurs.
5. *Accepter les questions de l'animateur, c'est-à-dire d'accepter d'y répondre*. Répondre n'est pas seulement « prendre la parole après une interrogation », c'est s'efforcer de clarifier le point précis sur lequel on est interrogé. Toute complaisance est à nouveau proscrite : on répond à la question et non à quelque chose d'un peu différent, à côté, pas loin, qui serait la question qu'on trouverait plus juste ou opportune, celle à laquelle on aimerait répondre.

2° Un début et une fin ?

L'animateur se lance dans l'activité en présentant de façon succincte sa méthode et ses attendus, mais, en fait, tout a déjà démarré : à la première intervention d'un participant, avant même de savoir par quelle activité commence la séance, le jeu du questionnement est lancé. La fin de l'activité n'est pas ritualisée davantage. Aussi faut-il voir dans la séance un moment d'entraînement, qui n'a pas sa finalité en elle-même, mais dans les effets de nettoyage, de conscience et de clarification de la pensée qu'elle permet, encore après la séance.

3° Un climat

Platon reprocha à Socrate, condamné à mort, de n'avoir pas pris suffisamment de précautions dans l'usage de cette méthode confrontante... Il faut certes ébranler pour inviter à penser l'impensé, mais omettre la prévisible revanche des émotions peut coûter cher ! Un climat particulier est en effet nécessaire pour permettre un travail de la raison :

1. *Un climat de confiance*, qui permet au participant de sentir, par delà les questions bourdonnantes, la bienveillance de l'animateur et de continuer à jouer le jeu, malgré l'inconfort ;
2. *L'humour* est un facteur important de dédramatisation – la maïeutique a avantage à se vivre comme un jeu sérieux. Mais aussi de distanciation : rire de soi-même, c'est se voir sous un regard extérieur et détaché.

4° L'importance de la question – une méthode dialoguée

L'animateur ne fait que questionner les participants, de façon systématique, selon différents types d'adresse. Répétées régulièrement, à des occasions propices, ces questions deviennent prévisibles pour l'auditoire, signe qu'il apprivoise la méthode et son fonctionnement – ce qui est indispensable.

La question-miroir retourne au participant qui pose une question sa propre question de façon qu'il y réponde lui-même.

La question-écho renvoie au groupe une question adressée par l'un des participants à l'animateur.

Le vote à main levée est régulièrement organisé par l'animateur pour solliciter l'avis du groupe au sujet d'une affirmation qui vient d'être faite par l'un des participants : « Qui est d'accord/ Qui n'est pas d'accord ? ». Marquer cet accord ou ce désaccord systématiquement, par une main levée, c'est prendre parti d'une façon tranchée et visible de tous, qui permettra à l'animateur de discerner la majorité et de tester – de façon prioritaire le désaccord – en sollicitant quelqu'un qui lève la main et n'a pas encore parlé beaucoup ou du tout.

Que l'animateur ne fasse que questionner est propre à générer un sentiment d'inconfort obligeant à penser plus loin et autrement. Parfois aussi, hélas, le questionnement incessant provoque un sentiment de harcèlement qui induit une paralysie de la pensée (au Moyen Âge, « la question » était d'ailleurs l'une des formes de la torture à laquelle on soumettait les prisonniers pour qu'ils avouent). Cette paralysie, bien que très peu agréable sur le moment, constitue néanmoins une expérience potentiellement riche d'enseignements. C'est en effet une opportunité d'éprouver le conditionnement de la pensée par l'état émotionnel.

La question fermée

Brénifier définit l'art de penser comme obéissant à la logique et à son impératif de cohérence : on ne peut penser à la fois que A est B et non B. Ses questions obéissent ainsi régulièrement à une logique binaire, opposant les grands contraires philosophiques : le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal, la liberté et le déterminisme, etc. Se soumettre à une version rigide du principe de non-contradiction permet de jauger sa propre pensée à l'aune de cette logique, sans faux-fuyant, sans nuance. C'est une obligation de dire quelque chose et de s'y tenir.

Un des trucs et astuces pour développer cet art de la question contraignante est de poser des questions auxquelles la réponse est d'abord un positionnement par « oui » ou par « non » (une question « fermée » donc). On veille ensuite à ce que ce positionnement initial requis par la question soit bien explicite. L'autre « truc », c'est l'alternative, qui ne propose que deux voies et demande d'opérer un choix entre les deux.

L'intérêt de ces questions fermées est qu'elles demandent un engagement, un positionnement, un jugement (qu'on pourra ensuite justifier ou nuancer) qui clarifie pour nous-mêmes et pour les autres le point de départ, plutôt que de l'obscurcir tout de suite par des justifications qui tiennent lieu de réponse (ex. : « C'est toi qui as mangé le chocolat ? » ; « J'ai pensé qu'il était là pour moi ». Ou, chez le coiffeur, je demande combien de temps prendra l'attente, on me répond « voulez-vous un café ? »). Quand la discussion est plus complexe, l'enjeu est important. Et les détours entraînent davantage encore de confusions et de mauvaises interprétations.

Ce travail se fait en tête à tête dans un moment dialogué. La question est adressée à quelqu'un en particulier, pas au groupe.

5° La fonction du groupe ?

Nous avons besoin de la présence d'un tiers, d'un groupe-tiers, pour percevoir nous-même ce que nous donnons à voir aux autres et que nous ne voyons pourtant pas.

L'animateur fait d'abord appel au *sens commun* de son interlocuteur : « Est-ce que pour le sens commun, la distinction que tu proposes est claire ou pas claire ? » ; « Pour le sens commun, que signifie cette expression, cet adverbe, cet adjectif... ? ». Ces questions permettent d'entrer en dialogue avec soi-même. Elles sont mues par une même perspective : parvenir à se regarder *depuis le point de vue des autres*, du sens commun, du bon sens. Il arrive, par exemple, que nous cherchions à défendre une idée simplement parce qu'elle est la nôtre et que nous n'aimons pas avoir tort. Pris dans ce fonctionnement assez banal du débat classique, nous n'avons plus aucun recul et ne nous en rendons même plus compte. Cet effet de recul est alors salutaire, il est la condition de possibilité d'une véritable réflexion.

La deuxième étape, ludique, consiste à vérifier que la prévision faite par le participant sur le sens commun correspond bien à l'avis effectif du sens commun incarné par le groupe. On peut ensuite chercher à comprendre les raisons et ressorts de l'avis majoritaire.

6° L'usage du tableau

Autre question clé visant le même objectif : « Peux-tu te détacher de ta propre idée pour la critiquer, comme un objet extérieur à toi, que tu peux regarder et évaluer ? ». Il y a intérêt dans ce cas à *noter l'idée au tableau* : le geste permet de la détacher physiquement de celui qui l'a énoncée, qui peut ainsi la regarder réellement de plus loin. Le tableau est une véritable mise en commun : ce qui est écrit est destiné à s'assurer de l'objet précis de notre investigation commune : c'est très précisément cette idée-là, formulée de cette façon, qui fait l'objet de notre réflexion.

III. L'animateur : un style qui s'affirme

I° Travailler les conditions de la pensée

La maïeutique ne peut se pratiquer qu'en conquérant une certaine *disposition mentale*, qui exige une grande concentration, pour travailler précisément la rigueur, l'écoute et l'évaluation systématique de nos idées. La première vigilance de l'animateur, c'est d'installer les conditions de cette attention soutenue ; elles sont à la fois *physiques* et *mentales* et développent les règles du jeu présentées ci-dessus.

I. La philosophie comme un art martial - S'engager entièrement

Les pratiques martiales, qui cultivent un art de l'éveil, sont toujours vigilantes à la posture physique : elle est la condition de possibilité de l'attention et de la concentration. Il faut veiller ici à la fois à la façon que *chacun* a de se tenir et à la façon dont le *groupe* est disposé. Un tel est avachi ou au contraire gesticule constamment ? La classe est sur-excitée ? Il faudra prendre en charge ces attitudes pour obtenir un climat de travail serein et concentré. L'animateur saisit chaque occasion de distraction pour proposer un exercice de conscience de son corps. Demandez par exemple à chacun de prendre conscience de sa position (« comment la dessinerait-il par exemple ? ») ; il ne faut pas la modifier de suite, mais d'abord l'interroger : « quelles parties touchent le sol ? Y a-t-il des zones de tension ? ». On peut ensuite la modifier pour être mieux centré : les pieds bien à plat, en contact avec le sol, le dos bien droit, les mains avec le centre de la paume en contact avec le banc.

Plus largement, il est intéressant d'interroger le rapport entre une attitude et un état d'esprit ou une émotion. On peut le faire notamment dans un exercice simple : « Serrez très fort les deux poings. Observez l'état d'esprit dans lequel vous êtes. Desserrez doucement les mains. Est-ce que cela change quelque chose à cet état d'esprit ? ». Le travail s'opère aussi sur la rapidité ou l'hésitation infinie : les Lucky Lucke de la pensée sont invités à compter jusqu'à trois avant de répondre à une question pourtant toute simple ; les hésitants feront plutôt l'exercice du Samouraï : il faut répondre à une question simple avant que le stylo ne touche terre. Ces petits exercices mobilisent une attitude tout à la fois corporelle et psychique qui rend possible le travail philosophique.

2. Arrêter le flux – Parler avec concision

Le propre de l'immédiateté est sa rapidité et son manque de rigueur. Le flux d'une intervention longue n'offre pas l'occasion d'examiner méticuleusement ce qui est dit et pensé ; vous serez perdu vous-même et la plupart des participants auront oublié la plus grosse partie du message ou retenu chacun quelque chose de différent : plus de discussion commune. Arrêter le flux fait donc partie des conditions de ce travail d'examen.

On peut ralentir : ne pas donner la parole au premier qui lève la main. Car s'il y a des rapides, il y a aussi ceux qui ont besoin de temps : il faut donc leur donner ce temps de réflexion qui leur permettra de se positionner. Éviter le ping pong ou le tac au tac. Favoriser et valoriser le silence.

On peut inviter quelqu'un à synthétiser sa pensée à la fin de son intervention en une seule phrase. Ou lui demander de répéter ou de reformuler. On dit alors souvent autre chose parce que les idées vrombissent comme un essaim de guêpes et que la parole sert de défouloir plutôt qu'elle n'aide à penser et à communiquer.

On peut souligner qu'on cherche *une* idée, et pas cinq, et même l'idée essentielle et non un saut de mouton d'une idée à l'autre par voisinage et liens flous. Cette ascèse est un chemin pour *goûter la simplicité d'une idée*, dont on peut véritablement examiner les contours et présupposés. Écrire au tableau l'idée principale participe à ce processus. En séparant les idées les unes des autres, le participant devient conscient des opérateurs conceptuels par lesquels il discrimine les choses et découpe la réalité.

La demande récurrente de reformuler, de synthétiser et d'exprimer uniquement et brièvement l'idée essentielle permet de quitter cette distraction pour se concentrer et ouvrir seulement la possibilité de penser, c'est-à-dire de peser ce qu'on dit. De façon générale, c'est la récurrence d'une demande qui fait son intérêt : elle amène d'autres réflexes mentaux et davantage de conscience de son empressement.

Une des stratégies pour arrêter le flux chez ceux qui veulent intervenir à tout prix, est de leur demander avant qu'ils parlent si ce qu'ils vont dire est *important ou urgent* et de distinguer soigneusement les deux. Il arrive qu'on ait des urgences, mais ça ne signifie pas pour autant que ce qu'on dit est important pour la discussion. Il est utile de se positionner sur l'importance de son apport dans une discussion collective, sinon cela signifie qu'on parle pour se soulager. Il est utile aussi de veiller à ce que les participants ne disqualifient pas systématiquement leur parole, car l'enjeu d'une telle demande est de s'engager davantage dans la réflexion à partir de ce qu'on croit réellement important et non de se désengager sous prétexte d'insignifiance de ce qu'on allait dire. C'est là que se trouvent les enjeux les plus capitaux d'une réflexion philosophique : dans l'évaluation de l'importance, de la pertinence, de ce qu'on dit. Il faut donc aller au bout de la question et demander effectivement au groupe de trancher : important ? Pertinent ? Urgent ? Et pourquoi ?

3. L'authenticité

Nous avons souligné la tentation de se soustraire à l'exercice et au questionnement par quelques stratégies classiques :

- Parler non pour refléter ce qu'on pense, mais pour amuser la galerie, pour provoquer.
- La mauvaise foi, qui se cache souvent. Une très bonne cachette est la formule « je ne comprends pas », qui tombe comme un couperet, une lancinante résistance à la volonté de se faire comprendre affichée par l'autre. Un coup de force est proposé dans la méthode socratique de Brenifier sous la forme de cette question : « Veux-tu comprendre ? ». Une telle question laisse l'interlocuteur... interloqué, justement. Il vaut parfois la peine de la répéter. « Je te demande de faire l'enquête réellement : veux-tu comprendre ? ». Viens la réponse, souvent « oui », tout de même. Et Brenifier de reprendre : « Et bien comprends-le ! ». Que suppose cette réponse ? Que le blocage à la compréhension n'est que la volonté. Répondre « non » ne change rien : on signale qu'on ne comprend pas parce qu'on ne *veut* pas comprendre. C'est essentiel : on s'échine si souvent dans une discussion à répéter, expliquer, réexpliquer à celui qui dit qu'il ne comprend pas. Ne peut-on envisager que l'incompréhension n'est pas un problème d'ordre intellectuel, mais une question de volonté ? On aura au moins isolé une cause régulière de l'incompréhension.
- *Il est également fréquent de proférer des évidences, quelque chose de tellement plat qu'on n'y met aucune pensée. L'authenticité implique donc aussi le début de la pensée, parce qu'elle est le début de l'enquête sur ce qu'on pense « vraiment ».*

L'animateur donne à voir, à éprouver même, ces fuites, ces absences de pensée et maintient fortement l'exigence de penser ce qu'on dit et de dire ce qu'on pense vraiment, sans faux semblants.

4. Clair ou pas clair ?

On peut travailler la clarté de l'affirmation : « pour qui est-ce clair ? Pour n'est-ce pas clair ? ». Car la clarté est une condition de l'écoute et une autre clef de la compréhension (et donc de la discussion en groupe). On écoute beaucoup plus difficilement quelqu'un de confus que quelqu'un de clair ; on l'écoute moins et on le comprend par conséquent moins également : ce n'est pas seulement qu'il est plus difficile de le comprendre, c'est aussi – et surtout – que, quand on perçoit que quelqu'un s'emmêle (ou se répand trop longuement), il est fréquent de suspendre son attention : on attend que ça passe ! Confusion et distraction vont de pair ; tout comme clarté et attention.

5. Accepter les questions de l'animateur

Nous aimons formuler nous-mêmes les questions auxquelles nous acceptons de répondre. Toute autre option est jugée tyrannique et rejetée au nom d'une liberté outragée. Dans la maïeutique, les questions, en forçant à se déterminer pour ou contre, d'accord ou pas, vrai ou faux, permettent de sortir de soi-même. Elles provoquent une secousse ou un déplacement, utile, voire nécessaire, pour penser.

Mettre à mal les innombrables justifications et mécanismes de défense est une fonction délicate qui exige de développer un art de la question qui contraigne, qui fasse des obstacles à l'évidence, qui oblige à penser. Il faut aussi débusquer les façons de ne pas répondre : « Ça dépend », « oui et non », « peut-être », - « ce n'est pas impossible », etc. Les adultes ont mille façons de ne pas répondre. On tient beaucoup à la nuance. Le problème est que cela nous empêche souvent de clarifier le parti pris dominant initial. Or cette clarté est utile à la fois pour soi-même et pour les autres qui nous écoutent.

2° Le travail de la pensée

L'ascèse portant sur les conditions de la pensée prépare et appelle le travail de la pensée sur elle-même. Esquissons brièvement les catégories mobilisées par la mise en branle de la raison :

1. Le même et l'autre :

Pour clarifier, il peut être utile de voir si une idée ne fait que répéter ou reformuler ce qui a déjà été dit ou si elle est nouvelle. Si elle est nouvelle, porte-t-elle bien sur le même sujet ? Et qu'apporte-t-elle de différent sur ce même sujet ? Cette différence est-elle essentielle ou pas ?

2. L'origine et la distinction :

L'animateur commence par demander au participant de rendre compte de son hypothèse soit en questionnant l'origine de l'idée : « Pourquoi telle formulation ? », « Qu'est-ce qui vous conduit à affirmer cela ? » ; soit au moyen de la discrimination : « Quel est le plus important des divers éléments exprimés ? » « Quel est le mot clef de votre phrase ? ». Ce travail s'effectue en combinant tour à tour l'un et l'autre de ces deux moyens.

Il arrive régulièrement que le participant tente d'échapper à ce travail en se réfugiant dans le relativisme ou la multiplicité indifférenciée : « Ça dépend », « Il y a beaucoup de raisons », « tous les mots ou les idées sont importants », etc. Le fait de choisir, d'obliger à « vectoriser » la pensée, permet tout d'abord d'identifier les ancrages, les refrains, les constantes, et leurs présupposés, pour ensuite les mettre à l'épreuve.

3. Penser l'impensable :

Une fois identifié un ancrage particulier, le moment est venu d'en prendre le contre-pied. Quel que soit l'ancrage ou la thématique particulière que le sujet aura identifié comme central à sa réflexion, nous lui demanderons de formuler et développer l'hypothèse contraire : « Si vous aviez une critique à formuler à l'encontre de votre hypothèse, que serait-elle ? Quelle est l'objection la plus consistante que vous connaissez ou que vous pouvez imaginer à l'égard de la thèse qui vous tient à cœur ? Quelles sont les limites de votre idée ? ».

Cela peut engendrer un moment de crispation, qui servira avant tout à effectuer une prise de conscience de son propre conditionnement psychologique et conceptuel. Si on se risque à cette aventure de pensée, on peut parfois s'apercevoir qu'elle a plus de sens qu'on ne le croyait a priori et qu'elle éclaire notre hypothèse de départ, dont on réussit à mieux cerner la nature et les limites.

3° Montrer les coulisses

C'est par un travail de clarification des raisons de ses interventions que le travail philosophique effectué peut échapper à la manipulation. La maïeutique est un exercice de force, elle table sur la rigueur et le choc de la confrontation avec sa propre pensée, ses *a priori* et limites, il est donc indispensable qu'elle livre en même temps les raisons de sa méthode et laisse chacun juger ensuite de son intérêt philosophique en même temps que thérapeutique. Il s'agissait à l'origine effectivement d'une méthode de «*thérapie philosophique* », dimension essentielle de la philosophie dans l'Antiquité (qu'elle a perdue sans doute partiellement aujourd'hui au profit d'une philosophie plus technique et académique), et ce sont donc les effets libérateurs et les effets de conscience qui permettront de trancher sur l'intérêt de cette méthode qui rebute parfois ceux qui y voient une façon de castrer l'individu de sa pensée, de ses nuances ou de son sens, plutôt qu'un encouragement musclé à la rigueur, à la clarté et à la réflexion!

L'animateur a ici un rôle clef, consistant à souligner ce qui vient d'être dit, afin que les choix et leurs implications ne passent pas inaperçus. Cela nécessite une certaine lenteur. Il peut ainsi insister en demandant au participant s'il assume pleinement chacun des mots. Il est important qu'il évite de commenter. S'il entrevoit des problèmes ou des inconséquences dans ce qui vient d'être articulé, il ne doit pas les dénoncer mais les faire diagnostiquer par celui qui s'exprime en posant quelques questions simples comme «*vois-tu un problème dans ce qui est écrit ?* ». Le tout est d'amener le participant à évaluer librement les implications de ses propres prises de position, à entrevoir ce que recèle sa propre pensée. Lentement, alors, s'atténue l'illusion qu'entretenaient les sentiments d'évidence et de neutralité.

IV. La Maïeutique à l'aune des frustrations qu'elle engendre

1. *La frustration de l'interruption* : l'entretien philosophique n'étant pas le lieu du dévouement ou de la convivialité, une parole incomprise et longue, ou encore celle qui ignore l'interlocuteur, se doit d'être interrompue ; si elle ne nourrit pas directement le dialogue, elle ne sert pas à l'entretien et n'a pas lieu d'être dans le contexte de l'exercice.

2. *La frustration liée à l'âpreté* : il s'agit davantage d'analyser la parole que de la prononcer, et tout ce que nous aurons dit pourra être utilisé «*contre nous* ».

3. *La frustration de la lenteur* : plus question de provoquer accumulations et bousculades de mots, il ne faut craindre ni les silences, ni les arrêts sur une parole donnée afin d'en appréhender pleinement la substance.

4. *La frustration de la trahison* : trahison de notre propre parole qui révèle ce que nous ne désirions pas dire.

5. *La frustration de l'identité* : ne pas être ce que nous voulons être, ne pas être ce que nous croyons être, se voir dépossédé des vérités illusoires que nous entretenons, consciemment ou non, parfois depuis très longtemps, sur nous-même, notre existence et notre intellect.

À partir de ce constat, le participant devient capable de réfléchir, d'analyser ce qu'il est par la mise à l'épreuve, de mieux comprendre son fonctionnement intellectuel, et il peut alors intervenir sur lui-même, tant sur son être que sur sa pensée.

Bibliographie

Ouvrages généraux

BRENIFIER Oscar, *La pratique de la philosophie à l'école primaire*, éd. Alcofribas Nasier, 2007, 250p.

BRENIFIER O., *Enseigner par le débat*, Rennes, CRDP, 2002.

BRENIFIER O., *Questions de logiques*, Seuil Jeunesse, 2008.

Brenifier publie en outre très régulièrement des articles et propose des exercices dans la revue *Diotime – L'Agora* dirigée par M. Tozzi (cf. Référence ci-dessus).

Quelques-uns de ces livres, dont les 3 cités ici, sont accessibles gratuitement en ligne sur son site : <http://www.brenifier.com/videos-et-livres/livres-a-telecharger.html>

Les collections philo

Collection « Les petits PhiloZenfants » Albums de philosophie pour maternelle, éd. Nathan par Oscar BRENIFIER.

Collection « PhiloZenfants », aux éd. Nathan, par Oscar BRENIFIER.

Collection « L'Apprenti philosophe » (pour adolescents et adultes), aux éditions Nathan par Oscar BRENIFIER (à télécharger sur son site).

BRENIFIER O., MILLION I., *Sagesse des contes Soufis : Exercices philosophiques*, éd. Eyrolles, 2014

BRENIFIER O., MILLION I., *Sagesse des contes Zen : Exercices philosophiques*, éd. Eyrolles, 2013, 184p.

BRENIFIER O., MILLION I., *Sagesse des contes Bouddhistes. Exercices philosophiques*, éd. Eyrolles, 2014

La théorie : Interviews, Présentations et Conférences

- Maïeutique socratique et apprentissage par la découverte :

<https://www.youtube.com/watch?v=goM7BKLBaZk>

<https://www.youtube.com/watch?v=R6YYiZVQMFg>

- Conférence d'Oscar Brenifier à L'IUFM : Philosopher à l'école primaire (5 parties)

<https://www.youtube.com/watch?v=5IMalwZM5lg> (1^{ère})

<https://www.youtube.com/watch?v=8iGUbWBhQ-w> (2e)

- La pratique philo selon O. Brenifier :

<https://www.youtube.com/watch?v=fTtI8G5ibNg>

- L'art du questionnement selon O. Brenifier :

<https://www.youtube.com/watch?v=uNHWD7Ud-30> et <https://www.youtube.com/watch?v=3JiKG9i5YR0>

- L'art du questionnement selon J. Lecoq : <https://www.youtube.com/watch?v=I5JRaPIRt-Y>

Les animations

- Atelier Philo – Maternelle (par Isabelle Millon) :

<https://www.youtube.com/watch?v=uQhXxi9ydqY> (54')

- Atelier-philosophie au Collège (par I.M.) :

<https://www.youtube.com/watch?v=SAqMVWYBxns>

- Quatre enfants philosophent (par Oscar Brenifier) :

<https://www.youtube.com/watch?v=-UEQO93ABdc>

- Atelier de philosophie en 4e (par O.B.) :

<https://www.youtube.com/watch?v=dtwacaFbeIM> (1h38)

- Atelier de Philosophie en 6e (par O.B.) :

<https://www.youtube.com/watch?v=6nF3elysueY>

- Atelier sur Cendrillon (par O.B.) :

<https://www.youtube.com/watch?v=I tqvTiGqCOY>

- Courts extraits maïeutiques (par Jérôme Lecoq) :

<http://www.dialogon.fr/videos>

Sites généraux

- Le site de l'asbl Philocité (animation – formation – recherche – expertise) : www.philocite.eu
- Le site du Pôle Philo du CAL BW, particulièrement les outils pédagogiques : http://www.polephilo.be/Outils-pedagogiques_a23.html
- En Anglais : l'ICPIC (The International Council of Philosophical Inquiry with Children) <http://icpic.org/>

Sites liés à la maïeutique

- Le site très riche d'Oscar Brenifier : <http://www.pratiques-philosophiques.com/> ou <http://www.brenifier.com/>
- Le site de Laurence Bouchet : <http://www.laurencebouchet-pratiquephilosophique.com/#!exercice-initiation-pratique-philo/c153k>
- Le site de Jérôme Lecoq : <http://www.dialogon.fr>